

## SUR L'IMPARFAIT « HYPOCORISTIQUE »

FUSAKICHI SATO

Il s'agit d'un imparfait à sens de présent, accompagné presque toujours de la transposition de personne (il était=tu es), comme on trouve par exemple dans la phrase dite par une mère embrassant son bébé : « Ah ! qu'il *était* joli joli, mon petit Maurice ».

C'est là « une curiosité de la langue parlée » (COHEN, *GS*, p. 102), qui est « née il y a une cinquantaine d'années » (WILMET, *EMSV*, p. 106), qui se rencontre « très fréquemment » selon DAMOURETTE & PICHON (*EGLF*, V, § 1476, p. 241), « parfois » d'après GOUGENHEIM (*EGVF*, p. 153) et qui est même contestée par « de bons Français qui se refusent à reconnaître un tel phénomène de transposition temporelle » (SLETJØE, *IH*, p. 255).<sup>1)</sup>

Voici d'abord quelques tarits qui nous permettent de cerner la personnalité de cet imparfait, que DAUZAT se croit le premier<sup>2)</sup> à signaler (*PGH*, p. 280) et que les linguistes s'accordent à nommer « imparfait hypocoristique » :

1° Les sujets parlants sont à de rares exceptions près les femmes (surtout les mères).

2° L'interlocuteur est le plus souvent un jeune enfant ou un animal familier, exceptionnellement un adulte (mais en présence d'un enfant).

---

<sup>1)</sup> SLETJØE raconte une intéressante anecdote à propos de l'enquête qu'il a faite en France à l'effet de déterminer la fréquence d'emploi de l'imparfait hypocoristique. D'après lui, parmi les enquêtés, « il y en avait qui n'acceptaient pas du tout ce type de phrase » et « selon eux, l'exclamation comme *qu'il était joli, mon bébé* ne serait possible que si l'enfant en question était déjà mort ». Il y avait aussi une institutrice à Paris qui a déclaré : « Si vous avez entendu employer l'imparfait comme vous le dites, c'est que ces Français-là parlaient mal notre langue » (*IH*, p. 255).

<sup>2)</sup> En fait, DAUZAT est légèrement devancé par L. TESNIÈRE (*L'emploi des temps en français*, 1927) et c'est à celui-ci que depuis on reprend l'étiquette d'imparfait « hypocoristique » (voir WILMET, *EMSV*, p. 83)

3° Il arrive presque toujours la transposition de personne (la troisième remplaçant la deuxième).

4° Il exprime toujours, dit-on, une intention du locuteur de caresser, de flatter l'enfant ou l'animal visé. D'où la qualification « hypocoristique ».

Le plus important des points d'interrogation est évidemment ceci : si cet « imparfait affectif, avec valeur de présent paraît plus caressant » (DAUZAT, *PGH*, p. 280), à quelle valeur que peut avoir l'imparfait est due cette expressivité ?

Le phénomène a toujours intéressé les linguistes pendant ces « cinquante années » et les réponses ou interprétations données dépassent une vingtaine (voir WILMET, *EMSV*, p. 83, n. 2). On pourrait tout de suite et non sans raison dire que le sujet capital de discussion n'est après tout que s'il s'agit là d'un emploi « temporel » ou bien « modal » de ce temps et que surtout toute solution proposée ne pourra jamais dériver que de la vision globale que possède chaque analyste sur l'imparfait. En effet, il n'y a pas *la* théorie de l'imparfait, mais les théories qui changent de savant en savant. Il y en a qui le considèrent comme exclusivement « toncal »<sup>3)</sup> ou modal (DAMOURETTE & PICHON), il y en a un autre qui croit, après avoir examiné les arguments de ceux-là, qu'« il n'est pas d'imparfait figurant dans une phrase, dont on ne puisse expliquer l'emploi par sa valeur originelle qui est de traduire une portion du passé » (WAGNER<sup>4)</sup>, *apud* STEN, *TVF*, p. 128) et il y a aussi des « centristes » dont WILMET, qui, en s'associant avec A. HENRY (*L'imparfait est-il un temps?*, 1957), pense que « l'imparfait serait essentiellement un

<sup>3)</sup> On sait bien que chez DAMOURETTE & PICHON l'actualité est conçue sous ses deux phases : l'une « noncale » constituant l'actualité présente, celle du « *moi-ici-maintenant* », celle qui est en train de se vivre » et à laquelle ressortit la série de tiroirs [temps verbaux] : *je fais, je ferai, j'aurai fait, j'ai fait*, et l'autre « toncale » qui est l'actualité non présentifiée, qui n'est pas celle du moi-maintenant, « dont le caractère de durée n'est qu'évoqué » et à laquelle correspond la série de tiroirs : *je faisais, je ferais, j'aurais fait, j'avais fait*. Si les « tiroirs toncaux », centrés autour du « présent » toncal *je faisais*, signalent ainsi chacune des positions chronologiques sur le déroulement temporel seulement et toujours « évoqué », fictif ou imaginaire, bref, « irréal », il est, dès lors, bien naturel que « pour comprendre le rôle de la seconde série de tiroirs par rapport à la première, il importe essentiellement de constater que *l'expression du passé n'est qu'un cas particulier de cette série de tiroirs* (souligné par nous) ». (*EGLF*, V, § 1703, p. 168)

<sup>4)</sup> Déjà, Tesnière a pu dire que l'imparfait, employé dans la forme hypocoristique, est caractérisé « comme moins brutalement précis que le passé simple ». (SLETJØE, *IH*, p. 248)

temps du passé, mais aussi la forme verbale qui, en français, fait oublier le plus facilement ses attributs chronologiques » (*EMSV*, p. 94). Avis que nous préfererions partager nous-même. Pourtant, à part les deux antipodes que constituent respectivement Damourette & Pichon et Wagner, la plupart des analystes, tout en considérant l'imparfait comme ni exclusivement « modal » ni exclusivement « temporel », répartit, chacun à sa façon, les cas intéressés, à savoir le cas d'imparfait hypocoristique lui-même et les cas tenus pour voisins, ou dans les emplois modaux ou dans les emplois temporels. D'ailleurs, DAMOURETTE & PICHON eux-mêmes ne trouvent-ils pas qu'il existe bel et bien un cas, bien que « particulier », où l'imparfait se tient pour l'agent d'expression du passé? (*EGLF*, § 1708, p. 175) Le choix reste donc toujours libre, à propos de l'imparfait en question, entre l'interprétation modale et celle temporelle, quelle que soit la vision globale ou théorie de l'imparfait que conçoit l'auteur, ce qui nous permettra de reprendre la question en centrant notre argumentation presque uniquement autour de ce problème particulier.

On voit bien que les exemples sont au nombre assez limité du fait qu'il est question d'« une curiosité de la langue parlée », ce que prouve le fait que la plupart des analystes se servent des mêmes phrases citées par d'autres. Nous avons quand même deux importants recueils, l'un fait par DAMOURETTE & PICHON et l'autre, par WILMET<sup>51</sup> et accompagnés respectivement de commentaires, analysant chez les premiers la réalité psychologique du parleur et éclairant chez le second les circonstances de l'énonciation.

Voici d'abord les exemples cités et analysés par DAMOURETTE & PICHON (*EGLF*, V, § 1746, pp. 241-242)

1. Oui, c'était fini ; on *allait* le remettre dans son dodo, le petit Nano.

La « mère ment à son petit Nano quand elle lui affirme que l'examen

<sup>51</sup> COHEN signale qu'il existe de « nombreux exemples dans Jacques Pohl : *Témoignage sur la syntaxe du verbe dans quelques parlers français de Belgique*, Bruxelles, 1962, pp. 54-55 ». (*ER*, p. 68, n. 1)

Quant à la question de fréquence, citons ce passage de SLETJÔE : « à en croire Albert DAUZAT (*loc. cit.*), un tel usage affectif appartient de droit à la langue populaire de la partie nord de la France : « Paris, Anjou, Nord, etc. ». SLETJÔE continue : « Je cite d'une lettre du professeur Georges GOUGENHEIM : « Il est fâcheux que nous ne disposions que d'un petit nombre d'exemples. Mais il est difficile d'en recueillir. Personne n'y prête attention. »

médiocl qui l'effraie est déjà fini ».

2. Il *faisait* de grosses misères à sa maman, le vilain garçon.

La mère « sait bien que les misères que son enfant lui fait ne sont pas si grosses que ça, et ne les lui impute pas à crime. En même temps qu'elles n'endossent pas tout à fait leurs propres paroles, ces mères se mettent, jusqu'à un certain point, à la place de leurs enfants dont les conceptions ne sont évidemment pas adéquates à la réalité telle que la conçoivent les adultes, et mettent ainsi en quelque sorte leurs petits enfants à l'abri de cette réalité ».

3. *C'était* joli !

« A la vérité, M. HW [le locuteur] ne trouve rien d'extraordinairement beau à cette flamme banale, mais il s'associe au plaisir du petit enfant ».

4. M. P — C'est un beau fils !

Mlle RP — Oh ! pas pour l'instant. On *pleurait*.

La parleuse, jeune bonne d'enfant, « s'associe d'une façon indulgente, mais incomplète, aux sentiments du nourrisson ».

5. Il *faisait* chaud, Coco, près du feu.

6. On a son maître, Nane, oui, on *avait* son maître ! Oui, on se *connaissait*, nous deux.

Le locuteur « ne ressent en réalité pas au même titre que son chien le plaisir animal de se laisser chauffer par le feu, mais il se met de façon condescendante à la place de son chien, et c'est le plaisir de celui-ci qu'il décrit » (ex. 5). De même, dans la phrase 6, le locuteur « exprime les sentiments de sa chienne, sentiments auxquels il s'associe en quelque sorte ».

Partant de ces observations, DAMOURETTE & PICHON concluent : « la phrase n'exprime pas une réalité dans laquelle le locuteur soit réellement plongé, mais un monde de faits centré autour de l'enfant ou de l'animal allocutaire. Il s'agit ou bien de ce que celui-ci croit et sent, ou bien de ce qu'on veut lui faire croire et sentir ». C'est donc l'imparfait exprimant l'« irréel », d'emploi modal et non temporel au terme ordinaire ou courant et c'est là un emploi bien normal pour eux qui considèrent l'imparfait comme un temps servant toujours et partout à faire sortir le procès de « mon temps à moi », à substituer à « ma notion

de temps » celle du partenaire (*EGLF*, V, § 1703, p. 168). Quant à l'effet « hypocoristique », c'est ce qui résulte tout naturellement du choix de l'imparfait qui crée un monde imaginaire ou fictif, qui en l'occurrence dérober la réalité présente, (souvent cruelle). Explication en gros convaincante dans la mesure des exemples cités. Mais déjà l'exemple 4 n'offre-t-il pas quelque difficulté, puisque le fait que l'enfant pleure constitue « une réalité dans laquelle la locutrice est réellement plongé » ?

De même, dans la phrase suivante :

7. Ah ! qu'il *était* joli joli, mon petit Maurice !

C'est en citant cet exemple que WAGNER a pu douter de la véracité de l'assertion de DAMOURETTE & PICHON, car il est de beaucoup plus vraisemblable de penser qu'ici, « le locuteur croit entièrement à la réalité du fait qu'il présente » (voir STEN, *TVF*, p. 144). Pour WAGNER, ce *était* « réalise une extension au présent d'un passé immédiat » et le *faisait* de l'exemple 5, « en n'indiquant pas que l'action passée a pris fin, acquiert, *par rapport au passé indéfini* (souligné par nous) une valeur affective, stylistique, sentie, inconsciemment, par la locutrice » (voir STEN, *TVF*, p. 145).

A la première des observations faites par WAGNER (croyance entière du locuteur dans la réalité du fait qu'il présente), J. DAMOURETTE « a fort bien répondu », selon WILMET (*EMSV*, p. 88), en signalant que « cette mère sent que, si elle s'exprimait au [présent], elle s'exposerait au ridicule du hibou de LA FONTAINE : « Mes petits sont mignons ». Aussi emploie-t-elle un imparfait qui marque que ce n'est que dans le petit monde enfantin où elle est entrée avec son fils qu'elle ose affirmer aussi catégoriquement ce qu'elle pense en sor for maternelle ».

Mais nous ne croyons pas que J. DAMOURETTE « a fort bien » réfuté l'objection de WAGNER, car nous pouvons bien nous demander si une mère (non pas uniquement française) qui, en s'adressant à son tout jeune enfant, prononce des cajoleries non pas en public mais en famille ou presque (en présence du père, d'une bonne d'enfant, d'un médecin, bref, d'une ou des personnes familières même si elles sont étrangères) manquerait vraiment aux « convenances sociales ». A noter d'ailleurs qu'il arrive parfois que c'est une personne étrangère elle-même (bonne d'enfant, nourrice, puéricultrice, etc.) qui mignarde.

Quant à l'interprétation syntaxique de WAGNER, on aura noté que ce qui lui sert d'étalon, c'est le passé « indéfini » (faisait=a fait). Vue qui ne nous semble pas pertinente, puisque dans toutes les phrases citées, il s'agit effectivement d'un *état* de l'actualité présente, du « moi-ici-maintenant ». Pour l'ajout également, qu'a fait WAGNER à propos du *faisait* dans l'exemple 5, nous pouvons interroger avec WILMET : « Que signifie l'« extension au présent d'un passé immédiat » ? Encore une fois, ce rôle incombe en priorité au tiroir *savez* » (EMSV, p. 88)

Malgré ces faiblesses que semble comporter l'analyse de WAGNER, nous sommes persuadé nous aussi que la direction à suivre devrait être celle d'interprétation temporelle et que la notion du « passé immédiat » nous fournit une bonne prise sur le problème. Mais nous y reviendrons et passons maintenant à la collection WILMET (EMSV, pp. 84-86) pour nous rendre mieux informé.

1. Là, *c'était* fini, mon bonhomme !

L'enfant (5 mois) « qu'un médecin achève de vacciner, fait mine de pleurer. Sa mère le rassure ».

2. Bonjour mon mignon. Que tu *étais* mignon !

L'enfant « est couché sur le dos. La parleuse le prend dans ses bras ». A noter que la parleuse est une voisine et qu'il y a ici le retour à la deuxième personne, point sur lequel nous reviendrons.

3. Qu'il *dormait* bien ce bébé dans sa voiture !

La nourrice « tente d'éveiller l'enfant en le chatouillant ».

4. Là, là qu'il *était* sage !

L'enfant « commence à pleurer. La parleuse le console ». A noter que là encore la parleuse est une des voisines.

5. Comme tu *pleurais* fort ! comme il *était* triste !

« La parleuse (voir ex. 4) marche avec » l'enfant « pour calmer ses cris ». A noter le passage de *tu* à *il*.

6. Il *avait* fort mal à son petit doigt, mon bonhomme ?

L'enfant « s'est pincé le doigt dans une porte. Hurlements. Sa mère (voir ex. 1) se précipite, lui prend la main, l'embrasse ».

7. Hein qu'elle *était* jolie, ta petite sœur ?

« La parleuse (voir ex. 1 et 6) attire l'attention de » l'enfant « sur

sa sœur, immobile dans son berceau ».

8. Toi, on *allait* te flanquer une tripotée, tu vas voir !

L'enfant « devient progressivement insupportable. La parleuse (voir ex. 4 et 5) le gronde en le menaçant du doigt ».

9. Oh ! petite fille, comme il *était* brutal, ton frère !

L'enfant « lance un jouet à la tête de » sa petite sœur « qui pleurniche. La mère (voir ex. 1, 6, 7) intervient ».

10. Attendez, je vais la poudrer . . . Elle *était* toute sale !

« Une puéricultrice veut remettre » l'enfant « à sa mère. Elle constate que l'enfant s'est souillée ». A noter que la parleuse est une personne étrangère, mais familière.

11. Ton bébé *avait* si froid que tu *couvrais* bien, ma petite fille ?

L'enfant (4 ans) « à sa sœur (3 ans), qui joue à la poupée ». A noter que le parleur est ici un enfant au lieu d'un adulte. Choix très probablement non conscient de l'imparfait, point sur lequel nous reviendrons.

Voici « pour terminer, un exemple « parlé écrit ». Dans un sketch [sur disque] de Roger Pierre et Jean-Marc Thibault (*Langage pour chien*) » :

12.

1° Ça c'est un beau chienchien, ça. Maman l'avait brossé ce matin. Elle avait bien brossé les poipouils, Maman. Il *avait* plus de pupuces. Il a plus de pupuces, vous savez . . . Aïe, on avait mordu Papa ! . . . Oh ! c'est un vilain chienchien . . . Et ça, qu'est-ce que c'était, ça ? Ça c'est la baballe au chienchien . . .

2° Dans la vie courante, l'homme moyen, vous ou moi, s'exprime par un langage, disons . . . courant . . . Mais ce même individu, vous ou moi, mettez-le donc en présence d'un chien, d'un chien ou d'un animal quelconque, mais surtout d'un chien. Alors là, le langage devient à peu près ceci :

— Oh ! c'est un beau chienchien, ça . . . Oh ! *c'était* un chien de chasse, ça . . . N'*avait* de grandes noreilles . . . Oh ! *avait* des crocros. Oh ! *avait* des crocros, *l'était* jeune . . . Oh ! *avait* des papattes, fais voir les papattes, donne la papatte . . . Oh ! *avait* des petits caoutchoucs sous les papattes, ce chienchien-là, hein . . . L'*avait* soif, oh ! il a soif le chien, il a soif . . .

A noter la présence du plus-que-parfait hypocoristique (*avait brossé, avait mordu*) où nous reviendrons, sans parler des altérations lexicale et syntaxique.

Réflexions que nous inspirent ces exemples mises à part, voyons ce que WILMET conclut de l'imparfait hypocoristique. De son avis, cet imparfait, qui pour lui est foncièrement modal, « se ramène à une sorte d'imparfait « de théâtre ». L'adulte, en même temps qu'il s'adresse à l'enfant, parle à la cantonade ». Il s'agit d'« une comédie que nous jouons pour le bébé comme pour nous et que dénonce la forme verbale » (*EMSV*, p. 104).

Alors comment cette forme verbale peut-elle dénoncer la comédie ? WILMENT fait appel au cas de l'imparfait « préludique », un autre cas d'emploi modal pour lui et qu'il considère comme directement voisin du cas d'imparfait hypocoristique (*Ibid.*, p. 102).

13. On va jouer au papa et à la maman, hein ! Moi, j'étais le papa, toi, tu étais la maman.

Et ce cas lui-même se trouve, d'après WILMET, immédiatement précédé par le cas de l'imparfait exprimant « l'irréel du présent » (type : Si j'étais roi . . .). Ce qui se passe ici, c'est, pour WILMET, c'est le passage « d'une condition exprimée [Si j'étais roi . . .] à une condition implicite [Moi, j'étais le papa], donc à une convention *proposée* par le parleur à ses partenaires » et « avec le *saviez* hypocoristique, dit-il, on glisse au stade de la convention tacite, *imposée* de propos délibéré à l'interlocuteur ». Puis il cite la remarque suivante de GOUGENHEIM pour rejoindre celui-ci : « On ne veut pas prendre au sérieux les paroles qu'on prononce. On dit en somme, à l'adresse de l'adulte qui entend ou pourrait entendre ces paroles (ou vis-à-vis de soi-même, par respect humain) : Attention, je ne parle pas sérieusement, je suis dans le jeu, dans le fictif » (*EMSV*, p. 104).

Ayant ainsi décrit le caractère général de l'imparfait hypocoristique, WILMET y découvre deux types d'emplois (*ibid.*) :

#### Type 1.

Hein qu'elle *était* jolie, ta petite sœur ?

Ici, « l'imparfait hypocoristique préserve le contenu intellectuel de la phrase ».



## Type 2.

Bonjour mon mignon. Que tu *étais* mignon !

Ici, « l'imparfait dénonce le recul que prend l'adulte vis-à-vis de ses propres paroles et de leur charge affective ».

Ainsi, pour WILMET, l'imparfait hypocoristique est une exploitation stylistique ou modale de cette forme verbale qui « fait oublier le plus facilement ses attributs chronologiques », qui fait en l'occurrence perdre toute trace temporelle. « Comme les trois coups annonçant au théâtre le lever du rideau, l'imparfait traduit, dit-il ailleurs, un insensible décalage du réel au fictif » (WILMET, *FM*, p. 309). Ainsi WILMET se range dans la lignée DAMOURETTE & PICHON tant qu'il s'agit de l'imparfait hypocoristique et on pourrait parler même de la lignée DAMOURETTE & PICHON-WILMET, puisque beaucoup d'autres s'y rallient : « reflux de l'énonciation dans l'irréel » (GOUGENHEIM *EGVF*, p. 153), « recul dans le passé symbolisant l'écart qui sépare le monde de l'adulte du monde de l'enfant » (IMBS, *ETVF*, p. 97), « monde se trouvant, aux yeux de l'adulte, en dehors de la réalité » (SCHOGT, *SVFC*, p. 41), etc.

Ce qui est commun aux analyses qui rentrent dans la lignée DAMOURETTE & PICHON-WILMET, c'est, comme nous venons de voir, qu'on y parle surtout de la désignation intensifiée du caractère irréel d'un état exprimé. Mais il faudrait bien distinguer l'irréalité de l'état désigné (p. ex. : « *c'était fini* » ou « qu'il *était sage* ») de l'irréalité (si l'on veut) dont se revêt l'expression (p. ex. : « il *avait* fort mal à son petit doigt » ou « comme tu *pleurais* fort »).

Le caractère réel ou irréel de l'état indiqué n'est en soi qu'indifférent au choix de l'imparfait hypocoristique et s'il arrive que cette tournure peut servir à souligner l'irréalité du fait, ce n'est là qu'un « effet », une « valeur » *suggérée*<sup>6)</sup> seulement par le *con-*

<sup>6)</sup> Il faut bien distinguer, avec C. DE BOER, ce qui est « exprimé » de ce qui n'est que « suggéré », puisque « tout élément syntaxique a une *fonction primaire*, à savoir celle qu'il exprime toujours et seul, dans n'importe quel contexte ; celle donc qu'il a partout dans la langue, à une époque déterminée. A côté de cela, la plupart des éléments syntaxiques peuvent avoir un certain nombre de *fonctions secondaires*, ou « valeurs », ce sont leurs significations, que ces éléments syntaxiques ne peuvent pas exprimer seuls, mais uniquement ensemble avec d'autres éléments, linguistiques ou extralinguistiques. » (*SFM*, § 41, p. 34)

*texte*.<sup>71</sup> C'est ainsi que nous croyons pouvoir chercher ailleurs, c'est-à-dire dans la direction temporelle, une explication qui serait mieux moulée sur les faits syntaxique et psychologique.

Rappelons donc la notion du « passé immédiat », conçue par WAGNER. Un passé *immédiat*, c'est une portion du temps, certes passé, mais qui touche, sans laps intermédiaire, au « moi-maintenant ». C'est un stade transitoire qui se fond, aux deux extrémités, et dans le « vrai passé » et dans le « présent pur », c'est donc une sorte de « passé-présent ». Et quand on veut désigner un état actuel, on peut, suivant la réalité psychologique du moment, indiquer cet état, soit de façon *explicite* ou *directe*, en le localisant dans son « moi-maintenant », soit de façon *implicite* ou *indirecte*, en le déplaçant dans son passé immédiat ou « moi-tout à l'heure », en faisant ainsi dire le reste par le « contexte ». C'est ainsi que dans les phrases telles que les suivantes, on peut se servir ou bien d'un présent ou bien d'un imparfait :

1.

1° Je *viens* vous demander un service.

2° Je *venais* vous demander un service.

WILMET lui-même voit dans la seconde phrase un emploi nettement temporel de l'imparfait en disant que « le parleur localise effectivement (. . .) les prémisses de son action (*venais*) dans le passé, laissant en quelque sorte son actualité disponible, abandonnée au bon vouloir de l'interlocuteur » (*EMSV*, p. 100). Avis que nous partageons parfaitement. Ce qui se passe ici n'est rien d'autre que le passage du « direct » (*viens*) à l'« indirect » (*venais*) que nous avons signalé

2.

1° Qu'est-ce qu'elle *veut*, cette dame ? (*Apud* COHEN, *ER*, p. 67)

2° Qu'est-ce qu'elle *voulait*, la dame ? (*Ibid.*, p. 68)

Là encore, la signification de la transposition temporelle reste la même. Il s'agit ici aussi d'un « imparfait atténuatif » (COHEN). La

<sup>71</sup> Par « contexte », nous entendons, ici aussi avec DE BOER : « non seulement l'entourage de la phrase, ou les circonstances qui l'accompagnent, mais en premier lieu, la phrase entière elle-même, c'est-à-dire le sens des mots qui la composent. A quoi s'ajoutent, comme éléments du contexte, des facteurs comme l'intonation, les signes d'imprimerie, le récit dont la phrase fait partie, les circonstances qui l'accompagnent ». (*SFM*, § 42, p. 35, n. 6)

question d'échange de personne, nous y reviendrons.

3.

- 1° — Vous *êtes* là !  
 — Je *suis* là.  
 2° — Vous *étiez* là !  
 — J'*étais* là.

(V. LEDUC, *La bâtarde*, apud WILMET, *EMSV*, p. 101)

Il est toujours question de l'« imparfait à sens de présent » (WILMET), mais pas atténuatif. Ce serait ici, si l'on veut, l'« imparfait d'inattendu ». Evidemment cela aussi n'est qu'une des « valeurs », voir note 7.

Le parleur qui, en face d'un état inattendu, éprouve une surprise, aussi petite ou aussi grande que l'on voudra, veut constater ou reconstater, en se déplaçant dans son passé immédiat, la situation à laquelle il ne s'attendait pas : Vous *étiez* là comme ça jusqu'au moment où j'arrive ? — Ben, oui, j'*étais* là.

Le second verbe (*étais*) est, certes, l'imparfait de concordance, mais c'est là l'« accord » avec le premier (*étiez*) qui, lui, ouvre l'indication indirecte. Notez d'ailleurs que ce n'est pas toujours comme concordance qu'apparît cet emploi d'imparfait :

4. — Je te *trouve* prodigieusement bouffon.  
 — Je *savais* déjà que je l'*étais*.

(E. Jaloux, *L'ami des jeunes filles*, apud DAMOURETTE & PICHON, *EGLF*, V, § 1713, p. 185)

DAMOURETTE & PICHON commente : « Je suis bouffon ; j'en ai la notion depuis longtemps ; je l'avais avant que tu le dise et je l'ai encore ».

Il arrive aussi que le parleur met en parallèle l'indirect et le direct en voulant d'abord atténuer par l'indirect et ensuite localisant de propos délibéré le fait dans le « moi-maintenant » :

5. — Ce n'est pas là ce que je *voulais* dire ; non, ce n'est pas cela que je *veux* dire. (A. GIDE, *La symphonie pastorale*, p. 135)

Que ce « voulait », qui se remplace aussitôt par le « veux », traduise le sentiment d'hésitation ou de timidité de la parleuse, le « contexte » le montre sans équivoque.

Or, dans tous ces exemples que nous venons de citer, il s'agit bien, notera-t-on, de l'imparfait *temporel normal* qui rappelle l'état immédiatement précédent du fait. De même dans les phrases telles que les suivantes :

6. Alors, ça fait combien en tout ? — Nous *disions* donc 10,60 francs, plus deux fois 0,70 franc, ça fait 12 francs, Monsieur.

(*Apud* R. et J. THOMAS, texte rédigé pour un manuel de conversation française)

7. — Vous avez encore besoin de quelque chose ? murmura Angèle Sauget.

— Non. Je *voulais* téléphoner, mais je le ferai ailleurs. (G. SIMENON, *Œuvres complètes, apud* WILMET, *EMSV*, p. 100)

Ainsi, il y a l'imparfait d'indication temporellement indirecte dont la *fonction primaire* (voir notes 6 et 7) est d'*exprimer* toujours et seul le fait en le localisant dans « mon passé immédiat à moi » et dont les *fonctions secondaires* ou *valeurs* sont de *suggérer* diverses réalités psychologiques du locuteur : sentiment atténuatif, sentiment d'imprévu, etc. Le cas-étalon en est, comme nous venons de le voir, le cas desimple rappel de l'état immédiatement précédent. Et du cas que nous pourrions nommer « imparfait d'inattendu » au cas d'imparfait « hypocoristique », la distance est brève.

8. Ah ! qu'il *était* joli joli, mon petit Maurice !

Dans l'exemple 3, 2°, le sentiment d'imprévu constitue la réalité psychologique elle-même du locuteur. Par contre, dans l'exemple 8, ce même sentiment forme une réalité fausse ou feinte, psychologiquement : intérieurement, on y voit rien d'inattendu (quelle mère ne trouve-t-elle pas joli ou mignon son bébé ?). On pourrait y voir aussi un aveu, toujours feint, d'une étourderie : comment aurait-on pu ne pas remarquer que « mon petit Maurice » *était* (et *est*) joli joli depuis toujours ? On peut parler également d'une sorte de monologue (ce que traduit l'emploi de beaucoup le plus fréquent de la troisième personne, point que nous pensons éclaircir plus bas), puisque la mère s'adresse à son tout jeune enfant, à un des « êtres proches que l'opinion ne consent pas à traiter tout à fait en personnes humaines » (WILMET, *EMSV*, p. 105). La parleuse, sous ce monologue déguisé, *se* constate ou *se*

reconstate, en remontant dans le passé immédiat, le sentiment qu'elle *nourrissait et nourrit*.

C'est ainsi, croyons-nous, que la même indication « indirecte » peut être ici, tout en gardant son contenu intellectuel, mignarde ou hypocoristique. Il serait superflu de rappeler que cette « valeur » ne peut s'assurer, comme toutes les autres « valeurs », que par le « contexte », puisqu'il serait également possible d'interpréter la même phrase comme dite par une mère dont l'enfant est déjà mort (voir note 1).

SLETJØE voit dans le phénomène, en mettant l'accent principal sur le fait qu'« on s'en sert dans les langues scandinaves », « un effort vers l'expressivité, à l'emphase tout court » (*IH*, p. 242). Et il ajoute : « Ne me cachant pas que l'imparfait hypocoristique puisse être le résultat de réserves qui se rapprochent du mode, il est tout de même un temps : c'est bien le passé dont il est question » (*IH-2*, p. 42). Avis que nous partageons en gros, à la différence d'approche près, étant donné que SLETJØE veut établir le parallélisme entre le tour scandinave (ex. *C'était* là un beau tableau que celui-là=Quel beau tableau!) et l'imparfait hypocoristique français (*IH*, pp. 260-261) et que notre intention est d'envisager la question tout en restant dans l'intérieur du système verbal français.

WILMET a découvert « deux types d'emplois » suivant le degré du « recul pris par le parleur à l'égard des ses propres paroles » (*EMSV*, p. 105) : type 1 : ex. 7 de son recueil, type 2 : ex. 2 du même recueil.

Nous voyons, à notre tour, deux types d'emplois de l'imparfait hypocoristique, mis cela suivant que l'accent est plus fortement mis ou bien sur le « côté passé » ou bien sur le « côté présent » de l'état, placé dans le passé immédiat qui est effectivement une sorte de « passé-présent » comme nous avons signalé plus haut. Mais encore une fois et là aussi, ce n'est qu'un fruit du « contexte ».

Type 1 :

Ah ! qu'il *était* joli joli, mon petit Maurice.

Type 2 :

Là, *c'était* fini, mon bonhomme !

On pourrait facilement regrouper toutes les phrases jusqu'ici citées selon cette norme. On pourrait également découvrir dans l'exemple suivant un cas servant d'étalon dans l'intérieur des emplois hypocori-

stiques de l'imparfait qui consistent à désigner un état qui *était actuel* et qui *l'est* encore, ce qui fait que l'imparfait garde là un caractère très proche de l'imparfait intellectuellement ou normalement temporel :

Qu'il *dormait* bien ce bébé dans sa voiture ! (Phrase dite par une nourrice qui « tente d'éveiller l'enfant en chatouillant. »)

Revenons maintenant sur quelques points accessoires que nous avons laissés.

Pourquoi les sujets parlants sont-ils presque toujours les femmes (surtout les mères) et très rarement les hommes ?

La réponse serait tout simplement qu'une semblable manifestation d'attachement, ayant nécessairement pour objet les tout jeunes enfants, s'attribuerait presque exclusivement à la qualité féminine (surtout maternelle). La pudeur masculine l'en empêche, généralement du moins, la manifestation libre, la tendresse paternelle prenant, par nature, une forme différente. Notons d'ailleurs que l'altération surtout lexicale (*zoli*=joli, *zentil*=gentil, *fiñille*, *chienchien*, y compris le cas de deux adjectifs juxtaposés : *joli joli*) rentre dans le même ordre d'idée.

Pourquoi les animaux partenaires sont-ils surtout des chiens et non pas des chats ? Ce serait très probablement parce qu'un chat, animal familier, mais indépendant ou « égoïste » ne peut devenir que difficilement « confident » de l'homme au même titre du chien qui est « l'ami fidèle de l'homme » depuis un temps ancien. Notons d'ailleurs que pour nous ce que le locuteur veut exprimer, ce sont moins « les sentiments des animaux » qu'un besoin, de la part du locuteur, d'entrer en communion, même incomplète, avec son animal. Il s'agirait d'une sorte de projection monologuée des propres sentiments du parleur à cet être proche mais muet. A signaler aussi que c'est le seul cas d'emploi de l'imparfait hypocoristique par un homme (du moins dans la mesure des exemples qui nous étaient disponibles).

Comment apprécier le cas d'imparfait hypocoristique dont le parleur est l'enfant lui-même ?

Ton bébé *avait* si froid que tu le *couvrais* bien, ma petite fille ?

La phrase est dite par un petit garçon (4 ans) à sa sœur (3 ans) qui joue à la poupée. Il serait évident de ne pas pouvoir d'y trouver un emploi consciemment hypocoristique. SLETJØE (*IH-2*, p. 249) cite, à

propos de l'apprentissage de l'imparfait par un enfant, J.-M. BUFFIN (*Remarques sur les moyens d'expression de la durée et du temps en français*, 1925) qui, tout en se référant à ce que dit LA BRUYÈRE, à savoir que les enfants n'ont ni passé ni avenir, mais qu'ils « jouissent du présent », constate que l'enfant entend souvent l'imparfait, « non seulement comme temps, mais comme une sorte de mode : la mère qui fait boire son enfant déclare : « comme il *avait* soif », mais en lui montrant un objet qui l'intéresse, elle déclare aussi : « comme *c'était* joli » et que par là « cette forme verbale se trouve constamment associée à l'existence permanent, ou à la durée, et non seulement au passé pur ». (Pour dire en passant, remarquez que BUFFIN, tout en regardant l'*avait* comme temporel, prend l'*était* comme modal, alors que l'*était* aussi doit se considérer comme temporel hypocoristique.) Donc, l'imparfait de la phrase ci-dessus (*avait* et *couvrais*), c'est l'imparfait « de l'entendu », venant en l'occurrence de la mère. A noter également l'emploi de la seconde personne, qui oriente la phrase vers le « direct », monde le plus naturelle à un enfant de cet âge.

Pourquoi arrive-t-il le plus souvent la transposition de personne (la troisième remplaçant la seconde) ?

C'est là une question qu'il faudrait voir de plus près. SLTJØE fait remarquer que telle transposition « est souvent liée à cette sorte de situation, mais qu'elle n'est pas forcément accompagnée de l'imparfait » (*IH*, p. 251), bref, l'emploi de l'imparfait et de la troisième personne ne se conditionnent pas et c'est aussi l'avis de WILMET (*EMSV*, p. 87).

Que ces deux éléments ne se commandent pas, le fait de coexistence des deux personnes le montre clairement, la question de fréquence à part. Ce qui reste à préciser, c'est donc la différence stylistique ou psychologique qui sépare les deux cas.

COHEN, dans son intéressant article sur l'*Echange de personne* (*ER*, pp. 66-69), traite ce problème en généralisant et avec l'œil d'un « curieux », sans vouloir entrer dans l'analyse détaillée.

Des faits qu'il signale, voici ceux qui nous intéressent :

1° On emploie volontiers la troisième personne avec un enfant : « *Elle a fini* sa soupe, Isabelle ». Cas dans lequel l'auteur fait rentrer notre trournure hypocoristique (ex. Comme *il était* grognon !)

2° Il y a un cas qui peut se regarder comme « intermédiaire entre

le tutoiement et le vouvoiement », cas où le parleur évite « l'interpella-tion directe par un détour atténuatif » :

1. *Il a mis* son chapeau aujourd'hui. (« Avec une nuance de respect à l'égard d'un interlocuteur plus âgé. »)

2. Comment *va-t-il* aujourd'hui? (« Une jeune femme récemment mariée s'adressant ainsi à un ami intime de son mari, qui, lui, ne craint pas de la tutoyer. »)

Or, ces deux cas, quoique opposés l'un à l'autre, puisqu'il s'agit dans le premier d'un sentiment d'intimité, hypocoristique et dans le second d'une déférence ou d'une réserve, ont ceci de commun qu'il se passe, dans l'un comme dans l'autre, une opération psychologique qui est une sorte d'*objectivation* : on s'y met à l'écart de l'*objet*. Ce qui les sépare, c'est la motivation et par conséquent les effets. Dans « *Elle a fini sa soupe, Isabelle* », l'emploi de la troisième personne indique que l'on ne s'attend pas à un dialogue authentique : on se donne l'air de monologuer avec un . . . animal « chouchou », tandis que dans le second exemple (comment *va-t-il* aujourd'hui?), on prend de la distance par modestie, c'est-à-dire, pour s'interdire, si on a recours aux termes de la zoologie, de pénétrer dans le « territoire » de ses « congénères ». Comparer : « Madame est servie ». <sup>8)</sup> Si l'emploi hypocoristique de l'imparfait constitue, comme nous le croyons, l'univers de l'indication temporelle *indirecte* d'un état du « moi-maintenant », localisé dans « mon passé immédiat », cette transposition de personne, le second aspect de l'« indirect », n'est que l'« accord » ou la « concordance » naturelle, pour ne pas dire nécessaire. « Le français est une langue, dit IMBS (*SFM*, p. 22), qui pratique dans une large mesure l'*accord*, et cela non seulement dans la langue écrite, mais aussi dans la langue parlée la plus vivante ».

Enfin, s'il arrive le passage de l'indirect au direct et vice versa dans

<sup>8)</sup> A distinguer de l'emploi de la même troisième personne « chez les enfants en cours d'apprentissage du langage qui ne possèdent pas encore les pronoms personnels sujets et qui emploient leur nom tout au long : *Dédé veut un bonbon* », et également du même phénomène observé chez un débile mental : *il va se lever, Georges*. (COHEN, *ER*, p. 69) Il ne s'agit là que d'un état mental qui n'est pas encore ou qui n'est plus capable d'objectiver : l'emploi de la troisième personne n'y marque que la répétition mécanique de l'« entendu ».



une même phrase (Il *avait* plus de puces. Il *a* plus de puces, vous savez . . . Aïe, on *avait mordu* Papa !), cela marque le va-et-vient psychologique, suivant l'humeur du moment, de la part du locuteur qui n'en reste pas moins dans le cadre de l'indirect, ce que montre le troisième verbe (*avait mordu*).

Reste encore à dire sur la forme composée de l'imparfait hypocoristique, c'est-à-dire, le plus-que-parfait hypocoristique.

WILMET fait mention que « l'existence de plus-que-parfaits hypocoristiques rend plus douteuse encore l'interprétation par la valeur de passé » (*EMSV*, p. 89). Mais que pensera-t-il alors du cas de plus-que-parfait « de politesse » (ex. *J'étais venu* vous demander un service), forme composée de l'imparfait de politesse (ex. Je *venais* vous demander un service), cas que WILMET croit nettement « temporel » (*Ibid.*, p. 99) ? Le plus-que-parfait de politesse n'est, en fait, que l'équivalent *indirect* du *direct* qui est « je *suis venu* vous demander un service ». C'est le simple « passé » dans l'univers centré autour de l'imparfait de l'*indirect*, ici « de politesse ». Il en est de même pour le plus-que-parfait hypocoristique et comme le plus-que-parfait ordinaire ou banal, il peut marquer, à l'occasion, soit l'antériorité, soit l'aspect résultatif.

1. Comme il *avait mis*, son papa ! (*Apud* DAMOURETTE & PICHON, *EGLF*, V, § 1796, p. 321)

Phrase dite par une domestique, à la vue d'un enfant que son père a posé de travers dans son berceau. Emploi aspectuel de la forme.

2. Pauvre petit ! il *s'était bien fait* mal, il avait le genou écorché. (*Apud* SLETJØE, *IH*, p. 250)

A signaler que le second verbe, en gardant sa forme simple et en rendant « écorché » attribut de « genou », met ainsi relief le même aspect résultatif.

3. Ça c'est un beau chienchien, ça. Maman *l'avait brossé* ce matin. Elle *avait bien brossé* les poipoils, Maman. (. . .) Aïe, on *avait mordu* Papa !

Emploi marquant l'antériorité.

En guise de conclusion, regroupons maintenant, suivant leur nature, les cas qui intéressent le passage de l'indication temporelle *directe*

à l'indication temporelle *indirecte* tel que nous le concevons, afin de montrer quelle position y occupera l'imparfait « hypocoristique » à forme complète (troisième personne + imparfait).

1° *Indication directe intellectuelle, localisée dans « mon présent à moi » :*

1. Ça fait combien? — Nous *disons* 0,75 franc de papier et 0,50 franc d'enveloppes; 1,25 franc, Monsieur. (*Apud* R. et J. THOMAS, texte rédigé pour un manuel de conversation française)
2. Je *viens* vous demander un service.
3. Qu'est-ce que vous *voulez*, Madame?
4. Qu'est-ce qu'*elle veut*, cette dame?
5. Ah! que tu *es* joli, mon petit Maurice!
6. Ah! qu'*il est* joli, mon petit Maurice!

2° *Indication indirecte intellectuelle, localisée dans « mon passé immédiat à moi » :*

7. Alors, ça fait combien en tout? — Nous *disions* donc 10,60 francs, plus deux fois 0,70 franc, ça fait 12 francs, Monsieur. (*Apud* R. et J. THOMAS, *ibid.* Exemple-étalon, simple rappel de l'état immédiatement précédent)
8. Je *venais* vous demander un service.
9. Qu'est-ce qu'*elle voulait*, la dame?

3° *Indication indirecte « hypocoristique », localisée « dans mon passé immédiat à moi » :*

*Type 1 :* mise en relief du « côté passé » :

10. Qu'*il dormait* bien ce bébé dans sa voiture! (exemple-étalon, cas le plus proche de l'imparfait intellectuellement temporel)
11. Oui, c'*était* fini; on *allait* le remettre dans son dodo, le petit Nano.

*Type 2 :* mise en relief du « côté présent » :

12. Ah! qu'*il était* joli joli, mon petit Maurice.
13. Bonjour mon mignon. Que tu *étais* mignon.

3°-bis *Plus-que-parfait* « hypocoristique », marquant l'aspect résultatif ou l'antériorité :

14. Comment il l'*avait mis*, son papa ! (aspect résultatif)
15. Ça c'est un beau chienchien, ça. Maman l'*avait brossé* ce matin. Elle *avait bien brossé* les poipoils, Maman. (antériorité)

Abréviation des ouvrages cités

1. DE BOER, *SFM*:  
C. DE BOER, *Syntaxe du Français Moderne*, Leiden, Universitaire Pers, 2<sup>e</sup> éd., 1966.
2. COHEN, *GS*:  
M. COHEN, *Grammaire et Style*, Paris, Editions Sociales, 1954.
3. COHEN, *ER*:  
M. COHEN, *Encore des regards sur la langue française*, Paris, Editions Sociales, 1966.
4. DAMOURETTE & PICHON, *EGLF*:  
J. DAMOURETTE et E. PICHON, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, 7 vol., Paris, d'Artrey, 1911-1940.
5. DAUZAT, *PGH*:  
A. DAUZAT, *Phonétique et grammaire historique de la langue française*, Paris, Larousse, 1950.
6. GOUGENHEIM, *EGVF*:  
G. GOUGENHEIM, *Etudes de grammaire et de vocabulaire français*, Paris, Picard, 1970.
7. IMBS, *ETVF*:  
P. IMBS, *L'emploi des temps verbaux en français moderne*, Paris, Klincksieck, 1968.
8. IMBS, *SFM*:  
P. IMBS, *Le subjonctif français moderne*, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 1953.
9. SCHOGT, *SVFC*:  
H. G. SCHOGT, *Le système verbal du français contemporain*, Paris, Mouton, 1968.
10. SLETJÖE, *IH*:  
L. SLETJÖE, *L'imparfait dit hypocoristique*, dans *Le Français Moderne*, oct. 1963, pp. 241-261.
11. SLETJÖE, *IH-2*:  
L. SLETJÖE, *L'imparfait dit hypocoristique* (suite), dans *Le Français Moderne*, jav. 1964, pp. 27-43.

12. WILMET, *EMSV*:  
M. WILMET, *Etudes de Morpho-Syntaxe Verbale*, Paris, Klincksieck, 1976,
13. WILMET, *FM*:  
M. WILMET, *L'imparfait dit hypocoristique*, dans *Le Français Moderne*,  
avril 1968.

A consulter aussi les ouvrages suivants où les auteurs font mention de l'imparfait hypocoristique :

14. G. GOUGENHEIM, *Système grammatical de la langue française*, Paris d'Artréy, 1963.
15. M. GREVISSE, *Le Bon Usage, Grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui*, Gembloux-Paris, 9<sup>e</sup> éd., 1969.
16. G. MAUGER, *Grammaire pratique du français d'aujourd'hui, langue parlée, langue écrite*, Paris, Hachette, 1968.
17. R.-L. WAGNER et J. PINCHON, *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette, 1962.